

1

Je suis à l'entrée des tunnels. L'endroit qui se rapproche le plus de l'enfer sur terre.

Ayant passé mon enfance à me balader de foyer en foyer, j'ai toujours beaucoup de mal avec les endroits confinés. Je me sens enfermé, écrasé, pris au piège. Je suffoque.

M'engouffrer dans les tunnels d'Erez fait remonter tous ces souvenirs à la surface, et d'autres pires encore.

Comme tous ceux qui veulent traverser cette frontière située en pleine zone de guerre, nous devons pénétrer un à un dans les galeries. Seuls. Isolés de tout. Sous un no man's land aride, désert et écrasé par le soleil. Sans aucun réconfort, ni aucune sécurité.

Ce passage souterrain d'Erez est le seul moyen d'entrer à pied à Gaza. Le franchir, c'est avoir sa place dans le club fermé des vrais durs, direction le carré VIP. Car une chose est sûre : peu de gens s'y sont risqués.

De l'autre côté, la question n'est pas de savoir qui va vous tuer. C'est un vrai *Who's Who* des milices islamiques qui vous attend. *Ils veulent tous vous descendre*. Et les premiers à le vouloir sont sans doute nos propres clients, qui font partie des cellules terroristes les plus dangereuses et les plus craintes de la planète.

Mais nous avons un boulot à faire. Il y a un paquet de fric à ramasser sur ce coup. Et prendre des risques insensés est un peu la marque de fabrique des SAS¹, l'unité dans laquelle j'ai

1. Special Air Services et, par extension, les soldats de cette unité des forces spéciales britanniques. (NDT)

servi avant d'entrer dans le « Circuit » : le monde des sociétés militaires privées.

Les gardes-frontières israéliens sont de vieilles connaissances, depuis le temps. J'entre dans le passage en dernier, après Jack, Eddie et Paul. Comme ça, je suis sûr que les gars sont déjà ressortis quand je m'engage.

On s'est déjà farci des heures de fouille au corps et de maltraitements diverses. C'est devenu une sorte de rituel. Ils nous détestent parce que nous travaillons avec leurs ennemis jurés, et je ne peux pas dire que je leur en veux. Si j'étais l'un d'eux – à me prendre des mortiers ou des tirs de sniper tous les jours de la part des terroristes qui opèrent depuis Gaza –, je détesterais aussi les types dans mon genre.

Sauf qu'aujourd'hui, ils ont quelque chose de neuf en réserve pour nous.

Une grosse surprise.

Un truc censé nous faire perdre les pédales.

La grille en fer de la galerie s'ouvre en grinçant, et un garde du genre nerveux me pousse dans le passage souterrain, étroit et violemment éclairé. C'est un jeunot boutonneux. Je remarque qu'il s'est coupé en se rasant. J'ai probablement l'âge d'être son père. Il est tendu et doit avoir la gâchette aussi facile que tous les gamins de 16 ans appelés sous les drapeaux n'importe où dans le monde, et surtout aux abords d'une zone de guerre cauchemardesque. Absence de réelle motivation. Angoisse explosive. Colère et haine de la jeunesse.

En plus, il a un M16 entre les mains. Une arme sacrément dangereuse.

Je lui tourne le dos en attendant les instructions. Je me sens vulnérable, mais le pire serait de le montrer. La peur nourrit le sentiment de puissance chez ceux qui la détectent. *Montre ta peur et tu es fini.*

— Les mains sur la tête.

La voix désincarnée arrive par des haut-parleurs encastrés en hauteur, derrière moi, dans le plafond du tunnel. Sans me donner la peine de les chercher, j'obtempère et pose mes mains sur mon crâne.

Je suis tête nue. Les Nations unies ont bien essayé de nous distribuer des gilets pare-balles et des casques, mais le matériel est inutilisable. Les protections sont constituées de plaques de métal informes et aussi lourdes que du plomb.

Elles nous encombreraient et feraient de nous des cibles trop faciles, sans compter que les plaques se fragmenteraient en projectiles mortels à la première balle.

À la place, j'ai demandé à mon pote Francis, chez Guartel, de m'envoyer un gilet pare-balles qui date de la conquête spatiale. En kevlar ultraléger. Je suis allé le tester dans les montagnes en le dégommant avec une cinquantaine de cartouches. Il a survécu.

En comparaison, l'équipement de l'ONU remonte à l'âge de la pierre.

À cet instant, je n'imagine pas à quel point le gilet pare-balles de Francis me sera devenu précieux d'ici la fin de la journée.

En dehors de nos gilets, mes camarades et moi-même, nous n'avons aucune protection. Personne n'a le droit de traverser le tunnel d'Erez avec une arme.

Je porte la tenue standard des soldats du Circuit (pantalon de combat camouflage et polo bleu foncé), comme Eddie, Jack et Paul. Mon sac à dos noir contient le minimum vital : eau, rations et torche. Et un couteau multifonction Gerber Leatherman pend à ma ceinture.

Tout en attendant une nouvelle série d'instructions, j'invente un nouvel usage à mon Leatherman. En arrivant de l'autre côté, je pourrais m'arracher toutes les dents une à une ; cela éviterait aux types du Jihad islamique ou aux autres d'avoir à le faire.

L'idée de m'arracher les molaires juste pour gâcher la journée des islamistes m'arrache un sourire stupide. J'imagine la tête de l'agent israélien qui m'observe derrière ses écrans de surveillance reliés aux caméras planquées dans le plafond du tunnel. Il doit se demander quelle drogue j'ai prise.

— Commencez à marcher. Lentement.

J'exécute les ordres lancés par la voix métallique. Je fais une trentaine de pas environ, dans un silence étouffant, jusqu'à la grille suivante.

— Arrêtez-vous, me commande la voix.

Comme si je pouvais faire autrement... Je ne risque pas de passer à travers les gros barreaux en acier hauts de plus de deux mètres.

J'entends un dé clic, un bourdonnement, et la barrière s'ouvre. Aucune instruction ne suit. Tout ça fait partie d'un jeu dont le but est de me mettre la tête à l'envers. Et je sais que cela va empirer d'ici à ce que je ressorte.

Pour finir, après ce qui me semble une éternité, mais qui ne doit pas durer plus de cinq minutes, je reçois l'ordre d'avancer.

Je marche. Quarante mètres, cette fois. Une autre grille. À peine s'ouvre-t-elle qu'on m'ordonne de passer. Puis de m'arrêter. La porte se rabat en chuintant derrière moi, et une autre se referme juste devant mon nez.

Je suis piégé. Devant et derrière moi, deux grilles d'acier. Et sur les côtés, les parois du tunnel.

Silence total. Rien ne bouge. La petite torture mentale ne commence que maintenant. D'après mon expérience, j'estime qu'ils vont me garder ici pendant environ une demi-heure avant d'essayer quelque chose d'un peu plus pervers.

La lumière s'éteint. Les ténèbres, comme dans un tombeau. En dehors du vague ronronnement de ce qui doit être un extracteur, il n'y a pas le moindre bruit. Ou, du moins, c'est ce que je crois. Car, soudain, j'entends une faible plainte. Humaine ou animale ? Je tends l'oreille. Un gémissement. Aucun doute, cette fois. C'est un homme qui souffre atrocement. Ou qui appelle au secours. Ou les deux.

Je fouille les ténèbres, le temps que les effets de l'éclat aveuglant des projecteurs se dissipent et que mes yeux se fassent à l'obscurité, et alors je distingue une silhouette. Quelqu'un, sur le ventre, juste devant la cage où je suis enfermé. Étendu sur une civière, la tête bandée. Je n'arrive pas à voir si c'est un homme ou une femme, ni de quelle nationalité il ou elle peut être.

Puis un mot. Susurré, d'une voix rauque, délirante :

— *Saa'adinil*.

Dans l'armée, les langues faisaient partie de mes spécialités. Je suis capable de comprendre et me faire comprendre en arabe. *Saa'adinil* : « Au secours. »

Un autre murmure en arabe :

— *Mariid* (« Malade »).

Puis :

— *Tabib* (« Docteur »).

Je connais la chanson. Les malades en situation d'urgence qui ne peuvent être traités à Gaza doivent passer en Israël via les tunnels. Mais, comme personne n'a le droit de les porter, ils se font déposer dans la galerie et attendent là que les gardes-frontières israéliens viennent les chercher.

Mais il arrive que le type bandé de partout ne soit pas vraiment malade ou à l'agonie. Parfois, il ne cherche qu'à commettre un attentat-suicide. Ce qui explique pourquoi les gardes-frontières rechignent à venir récupérer les brancards. Et voilà le résultat.

Je partage le tunnel soit avec un malade ou un blessé, peut-être mourant, soit avec un terroriste prêt à se faire sauter.

Que faire ?

Je sais qu'on me surveille. Le moindre de mes mouvements est enregistré. Ils ont des caméras infrarouges qui percent l'obscurité, ils peuvent scruter mes expressions faciales, mes gestes, mes paroles. En plus de ma spécialisation dans les langues, j'ai suivi une formation médicale dans l'armée. Mais en venant en aide au blessé, je pourrais bien me foutre dans une merde noire. Une partie de moi a tout de même très envie de courir le risque. C'est ce qui m'est resté de mes années à subir dans les foyers pour enfants : une incapacité à regarder les autres se faire torturer ou maltraiter gratuitement.

Mon instinct me dit d'aller secourir l'homme ou la femme dans la civière. Mais il se peut aussi que ce ne soit pas un malade ou un blessé à l'agonie. C'est peut-être un fanatique qui a des blocs de C4 autour de la taille et le doigt sur le bouton.

J'essaie de me raisonner, de réfléchir posément au problème. Admettons que cette personne soit authentiquement blessée ou malade. Pour être entrée dans le tunnel, elle doit être dans un très sale état. Avoir besoin d'un traitement médical que seuls les Israéliens peuvent dispenser.

Rien en rapport avec mon niveau de formation médicale, quoi qu'il en soit.

Autrement, si c'est un terroriste et qu'il décide d'appuyer sur le bouton, je suppose que je ne peux rien y faire. J'ai eu une belle vie. Rideau. Peu à peu, les gémissements et les plaintes de l'individu diminuent, puis s'arrêtent. Peut-être me croit-il parti. Dans le silence étouffant et l'obscurité, j'essaie de contrôler ma respiration, de garder mon calme.

Enfin, le haut-parleur crache une voix métallique :

— Avancez.

La porte s'ouvre devant moi. Je fais un pas en avant, sans même baisser les yeux sur la civière, et je continue mon chemin.

Une autre grille me barre la route. Une autre occasion pour eux de jouer avec moi. On m'ordonne de me déshabiller jusqu'à la taille. J'obéis aux instructions et me tiens là, à moitié nu, pendant que les caméras filment la scène.

J'imagine l'agent israélien, de l'autre côté, qui doit bien se marrer avec le petit boutonneux. *Ces petits connards à peine sortis de l'adolescence. J'en sais tellement plus que ces crétins sur les opérations de sécurité.*

Ils m'ont fouillé à plusieurs reprises au poste-frontière. Ils savent que je n'ai rien sur moi. Ce n'est qu'une manœuvre destinée à humilier et intimider quiconque franchit ces tunnels.

Finalement, on m'ordonne de me rhabiller. Je sens que ce sera bientôt fini. La dernière porte s'ouvre en effet, et le tunnel me vomit dans la lumière éblouissante du soleil.

J'entends une voix.

— Qu'est-ce qui t'a pris autant de temps, mec ?

Mes yeux s'ajustent à la lumière, et je reconnais Eddie. Il me regarde avec un sourire narquois.

— Qu'est-ce qui t'a retenu ?

— Des embouteillages, dis-je pour plaisanter. Il y avait autant de monde dans les tunnels qu'un 31 décembre à Times Square. L'heure de pointe à Erez. Ils ont un peu poussé le bouchon, quoi.

Eddie se marre. C'est un grand gaillard avec une moustache tombante de Mexicain et un bouc. Ancien para, ancien des SAS, il a fait la guerre des Malouines. Quand il n'est pas sur le Circuit, il est vigile pour un club à Aldershot, parce qu'il adore se bagarrer avec des tocards.

Un vrai enfoiré, mais il n'y a pas mieux que lui pour vous accompagner en mission.

Nous nous tournons pour observer le chemin devant nous. Eddie pointe du doigt quelque chose à l'autre bout des 200 mètres de no man's land entre le tunnel et Gaza proprement dit :

— Je crois que c'est notre comité d'accueil, marmonne-t-il. Au moins, il y a quelqu'un qui nous attend.

Je regarde dans la direction qu'il m'indique et découvre un groupe d'hommes et des véhicules. Des voitures civiles, des types armés portant des treillis sombres : nos employeurs terroristes. Plus deux Toyota Land Cruiser de l'ONU garées à l'arrière.

— Bienvenue à OK Corral, commente Eddie.

Je hoche la tête. Sauf qu'ici, on ne vous demande pas en duel avant d'ouvrir le feu...

Même si les officiels de l'ONU n'ont pas voulu prendre en charge cette mission – bien trop chaude à leur goût –, ils ont accepté de nous prêter deux véhicules, au cas où nous devrions évacuer sous le feu. Les logos de l'ONU sont censés nous apporter une certaine protection.

La pression monte comme dans une cocotte-minute à Gaza. Je sens que ce n'est qu'une question de temps avant que ça explose. Reste à espérer que la ruse de l'ONU fonctionne au moins assez longtemps pour nous permettre de vider les lieux.

Nous nous mettons en marche tous les quatre, à découvert, sur ce bout de terre aride et vide qui fait la jonction entre deux nations qui se sautent en permanence à la gorge. Pour ne rien arranger, le terrain n'offre aucun abri potentiel.

Une horrible sensation de picotement parcourt ma colonne vertébrale. Je connais bien sa signification depuis mon passage dans les corps d'élite de l'armée : *danger*.

La différence, c'est que je me suis rarement senti aussi vulnérable et sans défense qu'à cet instant. Lors de mes opérations au sein du régiment, je savais que je pouvais compter sur le soutien et la puissance du Special Air Service. Au besoin, toute l'armée britannique et nos alliés américains pouvaient envoyer la cavalerie. Maintenant, je suis un opérateur privé, et les mercenaires

que nous sommes sont seuls et sans arme. Les chances ne sont pas vraiment en notre faveur.

Pire, nous sommes pris en sandwich entre deux forces armées parmi les plus féroces au monde. *Bien joué. Bienvenue à Erez, une destination de vacances pour toute la famille.*

Nous avons avancé d'une vingtaine de mètres quand une rafale à l'arme automatique transperce le silence. Nous nous figeons tous les quatre. Les balles passent en sifflant à côté de nous et vont frapper les véhicules de l'autre côté.

Des petits trous bien alignés apparaissent dans le pare-brise du break le plus proche avant qu'un geysier de verre scintille dans les airs. Les balles qui percutent le reste de la carrosserie font valser des bouts de métal.

On dirait la dernière scène du film *Heat*, quand les voitures des braqueurs sont prises en embuscade alors qu'elles essayaient de s'échapper.

Les hommes de notre comité d'accueil ne mettent pas deux heures à réagir. Ils bondissent des véhicules et se mettent à l'abri comme ils peuvent derrière eux.

Les AK47 sont de sortie. Les canons se mettent à cracher des munitions qui fusent dans l'autre sens, vers le camp israélien. Ces soldats sont des agents du Hamas. Ils n'ont pas besoin qu'on leur fournisse un prétexte pour engager un combat à mort contre des Israéliens.

À leur tour, ils lâchent des salves rageuses au fusil automatique en direction du poste-frontière israélien derrière nous.

J'ai l'impression que nous sommes quatre cadavres en sursis au beau milieu de cette fusillade.

2

Il n'est pas difficile de comprendre ce que manigancent les soldats israéliens. Ils ont ouvert le feu en tablant sur le fait que le Hamas va riposter et en espérant que, dans le chaos qui va s'ensuivre, les ennemis nous descendront tous les quatre.

Une manière de mettre fin à tous les problèmes dont les Israéliens nous estiment responsables. En prime, personne ne pourra les accuser de nous avoir descendus.

Nous voilà donc pris entre deux feux, entre deux armées qui se haïssent du plus profond de leurs tripes, au beau milieu d'une tempête d'acier et de balles sifflantes. Mon cerveau me hurle en boucle : *Putain, trouve-toi une planque.*

Je regarde autour de moi. Il n'y a qu'un vague début d'endroit où se mettre à l'abri dans cette saloperie de désert plat et vide : un tas de pierres à quelques dizaines de mètres de nous.

Je lance un regard à Eddie. Nos yeux se croisent. Je sais qu'il m'a compris et que nous pensons exactement à la même chose.

Je cours comme un dingue vers le tas de pierres, avec Eddie sur ma droite. Nous hurlons à Jack et Paul de nous suivre.

— MAGNEZ-VOUS LE CUL !

Pour la majorité des gens, la réaction instinctive face à un tel déluge de feu, c'est de rester figé. De peur, les types ont les jambes en coton et ils se mettent à se chier ou se pisser dessus. Mais des gars comme Eddie ou moi, qui avons des années d'entraînement derrière nous, nous dépassons le réflexe de peur pour nous forcer à réagir différemment.

Nous sommes à une quinzaine de mètres du tas de pierres lorsque les gardes-frontières israéliens comprennent ce que nous sommes en train de fabriquer. En l'espace d'une seconde, ils délaissent les véhicules du Hamas et changent de cible.

Ils se mettent à canarder l'abri de fortune situé juste devant nous. Ils tirent sans discontinuer ; les balles sifflent et ricochent dans toutes les directions. Leur message est on ne peut plus clair : « Cassez-vous de là ou on vous bute. »

Je marque un temps d'arrêt. Eddie, Jack et Paul font de même. Je regarde derrière moi et j'aperçois Eddie les mains en l'air, en signe de reddition.

— Bouge plus ! Pas un geste ! me lance Eddie en me faisant signe de lever également mes mains.

OK, on a compris. Y a rien d'autre à faire. Je lève les mains, et Jack et Paul nous imitent. Quatre pauvres types perdus au milieu de nulle part, avec des balles qui fument partout autour d'eux.

Nous n'avons aucun moyen de répliquer, vu que nous ne sommes pas censés avoir des armes jusqu'à notre rendez-vous avec le Hamas. Notre seule chance, c'est de bien faire comprendre que ceux qui nous logeront une balle dans le corps (qu'ils soient du Hamas ou d'Israël) auront tiré sur des civils désarmés.

Je reste debout comme un crétin, les mains en l'air, à attendre de me faire descendre. C'est la pire des sensations. Avec une arme, au moins, on pourrait espérer se défendre. Mais là, nous sommes des cibles immobiles dans un stand de tir au pigeon.

J'aperçois l'un des véhicules du Hamas rouler dans notre direction, comme s'il venait nous chercher. Le truc étrange, c'est que c'est un taxi jaune. Dans ma tête, une voix intérieure débile lance :

— Le taxi est arrivé pour Phil et ses potes !

Comme quand on commande une course à la sortie d'un bar.

Instantanément, les Israéliens changent d'objectif et se mettent à tirer dans le sol juste devant les roues du véhicule. Le conducteur fait une embardée et bat en retraite à toute allure dans un crissement de pneus.

Je me demande comment la situation pourrait encore empirer. Mais je ne vais pas tarder à comprendre que c'est possible.

Par-dessus le vacarme assourdissant des tirs à balle réelle, je reconnais le hurlement surpuissant d'un projectile qui fend l'air. Ce bruit, je le connais mieux que tout autre : un mortier en pleine action. Le sifflement, de plus en plus sonore, me vrille les tympanes. Le temps semble s'arrêter. Je me jette à plat ventre tandis que mes acolytes, à côté de moi, enfoncent eux aussi leur tête dans le sable et la poussière.

Le mortier fond sur nous et s'écrase sur le sol désertique à une dizaine de mètres à peine. Des éclats d'obus et de rochers sont projetés alentour, de la fumée et de la poussière s'élèvent au-dessus de l'impact en un nuage compact.

Un instant plus tard, les types qui ont envoyé le mortier se remettent à faire feu. Cela doit provenir du Hamas, vu que les obus viennent de Gaza. Ils ont dû cacher leur mortier au milieu des décombres alentour. Les voilà qui tirent une dizaine de mines d'affilée sur les Israéliens.

Et ils se mettent à avancer en cercle vers le poste-frontière israélien situé juste derrière nous. Le problème, c'est que nous sommes à découvert et en plein sur la trajectoire du mortier, tandis que les gardes-frontières israéliens sont dans leur bunker protégé par des sacs de sable.

Ça doit être un mortier SBML, une des armes préférées du Hamas. C'est une arme légère, facile à transporter et à installer, et donc idéale pour déjouer la surveillance israélienne et les raids aériens de riposte. Parfait pour les terroristes et les milices qui ne disposent pas d'appui aérien. Le principe est de tirer et de recharger plusieurs fois, le plus vite possible, et de bouger de position avant d'être localisé.

Ces types savent ce qu'ils font, et ils balancent des mines comme si leur vie en dépendait. *Ce qui est peut-être précisément notre cas.*

Les obus tirés par les SBML ne sont pas beaucoup plus gros que des grenades de 40 mm, mais, quand ils frappent le sol, on se fiche un peu de savoir de quelle taille ils sont. Quand on se prend ça sur la tronche, on est bon pour le cimetière. Au mieux, il reste quelques bouts de viande ensanglantée et un parfum de chair brûlée montant dans le vent chaud du désert.

Les impacts se rapprochent. J'ai presque envie de m'enterrer vivant. Un autre mortier s'écrase au sol à moins de trois mètres de là. Je me cache tant bien que mal. L'explosion me projette en l'air, et j'atterris sur Eddie.

Je ne suis pas du genre gringalet, mais l'explosion m'a fait voler comme une brindille. J'ai dû m'évanouir un instant, car, quand je reprends connaissance, je suis étendu sur le dos et je vois des obus rougeoyants passer au-dessus de ma tête.

Un trou encore fumant décore mon uniforme kaki, devant mon gilet pare-balles. Il fait exactement la taille d'un éclat d'obus.

Je vérifie, mais je ne semble pas avoir été blessé. Je ne saigne pas. Le gilet pare-balles de Francis m'a sauvé la vie. Pour le moment, je respire encore.

Par contre, je ne suis pas certain de ne pas avoir épuisé la majeure partie de mes neuf vies...